



Raoul Servais

FR

Mu.
ZEE

‘Cinquante ans après l’invention du film d’animation, j’ai exploré moi-même le mystère du dessin animé. C’était agréable de découvrir quelque chose qui existait déjà, mais j’ai perdu beaucoup de temps à chercher !’



Lumière du port, cellophane pour décor, 1960

— Introduction

On le surnomme le magicien d'Ostende. Raoul Servais est plasticien, graphiste, dessinateur et surtout cinéaste. Son univers est comme un film plein de poésie et de mystère, un lieu où les récits et les légendes traversent le temps en images. Servais nous ouvre le monde tout en restant fidèle à lui-même. Les protagonistes de ses films sont des réverbères, des sirènes et des papillons de nuit. Des soldats se battent, Pégase se cabre et une harpie passe à l'attaque. Servais cherche pour chaque nouveau scénario le bon style de dessin, la bonne atmosphère et la bonne couleur. L'art plastique est certes une grande source d'inspiration pour lui, mais un film ne se produit jamais seul. Ce que l'artiste ne peut pas mettre en images, d'autres s'en chargent sous forme graphique. L'œuvre de Servais est le miroir d'une industrie cinématographique en pleine évolution, qui passe du bricolage au numérique. Chaque film qu'il produit renforce son envie de se dépasser et d'explorer les limites du format d'animation.

Raoul Servais est un autodidacte du cinéma. Enfant déjà, il était fasciné par le mystère du dessin animé. Il regardait avec son père quantité de courts-métrages de Charlie Chaplin, Charles Vanel et Félix le Chat. C'est alors qu'il a développé un intérêt vorace pour le cinéma et forgé sa détermination à percer le mystère de l'image animée. L'univers du dessin d'animation est un cercle très fermé qui garde jalousement ses secrets de fabrication. Servais en a fait l'expérience mais ne s'est pas découragé, même s'il lui faut des années pour maîtriser la matière et rassembler le matériel cinématographique nécessaire, tout en essayant de gagner sa vie. Sa toute première caméra est bricolée à partir d'une boîte de cigares et de pièces de mécano. L'immense persévérance de Raoul Servais porte ses fruits et la multitude de prix qui ont jalonné son parcours rend hommage à sa vision d'avant-garde et sa contribution au film d'animation. Raoul Servais eut en 1963 la chance de partager son savoir-faire et de le développer, quand le KASK de Gand initia une formation en film d'animation, un fait unique en Europe à l'époque.

Raoul Servais est un artiste engagé qui se sert de son imagination comme d'une arme. Les traces profondes laissées sur lui par la Seconde Guerre mondiale sont perceptibles dans ses films. Des souvenirs de cette période sombre se mêlent à des rêves portés par un puissant imaginaire. De manière grandiose, Servais parvient à chaque nouvelle production à concilier humour, peur, tristesse et désir. Ce qui ressemble à première vue à un dessin animé pour enfants recèle une très grande profondeur qui n'échappe pas aux adultes. L'œuvre cinématographique de Servais – seize films à ce jour – se distingue par sa diversité et sa forme très éloignée du style guimauve de Walt. Aucun de ses films ne ressemble à un autre. Raoul Servais ne cesse d'être intrigué par les possibilités, mais peut-être encore davantage par les limites de l'animation. Il se trace en dessinant une voie dans les récits. L'animation est une technique entièrement au service du narratif. On peut voir un fil conducteur à travers son œuvre dans cette quête permanente de façons de mélanger réalité et animation. C'est un passionnant parcours, celui d'un plasticien qui, depuis les années soixante, ne cesse de se lancer des défis. Chaque film qu'il réalise lui donne une raison supplémentaire d'essayer autre chose, encore et encore.

Cette aile permanente du musée expose des œuvres de Raoul Servais le dessinateur, le peintre, le graphiste et l'animateur. Outre des études préparatoires et des dessins liés à la réalisation d'un film, elle présente une large sélection d'œuvres libres qui trahissent souvent la fascination de l'artiste pour un sujet mineur ou un motif qui va surgir tôt ou tard dans un de ses films. La sirène que dessine régulièrement Servais dans les années quarante ressurgit vingt ans plus tard en héroïne de cinéma. La nouvelle aile du musée montre le caractère collectif de l'animation et le processus de réalisation d'un film en général. Un film n'est en effet jamais un travail individuel.

Pas de film sans cinéma.
L'intégrale des films de
Raoul Servais est à voir
au Mu.ZEE dans un
programme varié de
projections en blocs
d'environ 30 minutes.

— Poésie

‘La nostalgie est l’aliment de la poésie.’

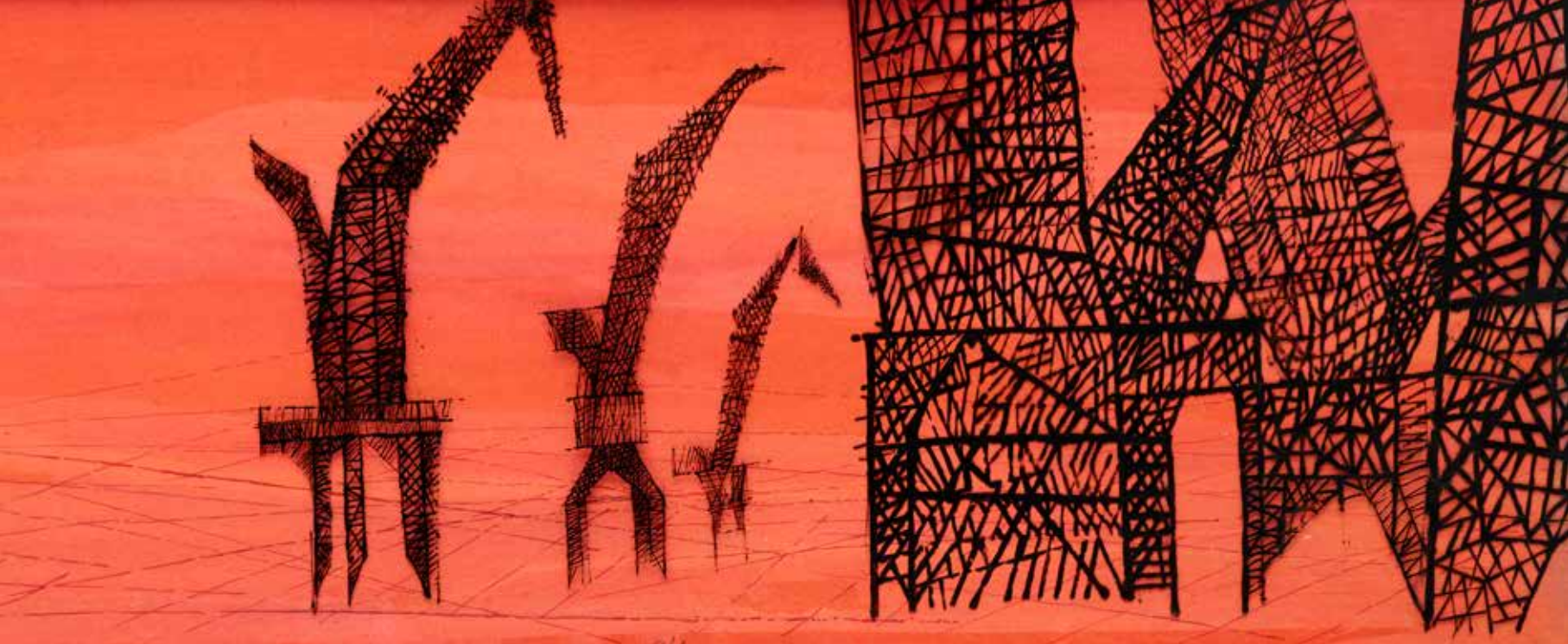
La nostalgie de Servais est imprégnée de l’odeur iodée d’Ostende. Une vue ancienne de maisons victoriennes est gravée dans les souvenirs de sa prime jeunesse. Le petit Raoul entendait par la fenêtre de sa chambre la mer, à la fois sereine et indomptable. Dans *Lumières du port* (1960), un lampadaire sauve un pêcheur égaré lorsque le phare s’éteint. Ce film fut pour Raoul Servais un véritable apprentissage. C’était son premier film d’animation à part entière, son plus grand défi résidant dans la création de figures animées avec la bande-son, dans ce cas le chant populaire flamand *Het Loze Vissertje*. Le film fut primé car en dépit de ses nombreux défauts de jeunesse, il se démarquait totalement du style hollywoodien propre à Disney. Le film s’inspire abondamment de l’art plastique et la couleur est un protagoniste du récit au même titre que le personnage. Servais remporta avec ce film le Grand Prix du dessin animé au Festival National d’Anvers, se faisant ainsi d’emblée un nom sur la scène cinématographique.

Fausse note (1963) suit un musicien des rues qui ne demande rien de plus de la vie que de pouvoir charmer son public avec son orgue de Barbarie mais les passants sont pourtant trop pressés à ne rien faire ou faire n’importe quoi. Le musicien rêve de pouvoir donner de grands concerts sur un orgue monumental. Un rêve inaccessible semble-t-il, car son orgue de Barbarie clôture systématiquement chaque chanson par une fausse note. Servais crée ici une frontière fantastique entre animation et réalité, utilisant des coupures de journaux, des photos et des billets de banque pour illustrer la ville où se déroule le film.

Fausse Note, cellophane sur décor, 1963



Ferrail



Sirène (1968) nous emmène dans une ville portuaire sans âme, décor d'une idylle entre une sirène et un jeune matelot. La ville est en deux couleurs : le bleu pour la romance, le rouge pour le drame. Un pauvre pêcheur tente en vain de lancer sa canne à pêche dans l'espoir d'attraper quelque chose. D'immenses grues menaçantes se dressent autour de lui. Elles sont agglutinées telles des fossiles. Un matelot siffle un air mélancolique. La ville est maintenant bleue et une sirène émerge devant lui avec grâce. Les grues avides gâchent ce tableau romantique et

rejetent la sirène sur le quai. Panique ! Alarme ! La ville se colore à nouveau de rouge. Une horde de gendarmes, un faux médecin et autres douteux personnages s'attourent comme un bloc amorphe autour du corps sans vie de la sirène. Suit alors une démonstration de force de la police qui laisse le jeune matelot avec comme seule compagnie les contours de sa bien-aimée dessinés à la craie sur le quai. La ville devient bleue.

— Sagas et légendes

‘Les sagas et les légendes
sont la meilleure manière de
s’endormir et ont été conçues
par des insomniaques.’

Ces histoires prennent chaque fois une nouvelle forme, mais nous touchent toujours profondément. *Winter Days* (2003), c’est l’histoire d’un homme qui abrite un héron transi mais est lui-même enlisé dans le souvenir d’une femme. *Winter Days* ou *Fuyu no Hi* est un film d’animation japonais de Kihachirō Kawamoto. Il s’agit d’une réalisation collective basée sur un reiku du dix-septième siècle écrit par le poète Matsuo Bashō avec quelques amis. Un cadavre exquis en quelque sorte, chaque poète poursuivant le texte sans connaître les vers précédents. Kawamoto invita quelques cinéastes amis à animer d’images quelques vers sur le même principe. Il s’agit donc de 36 petits films réalisés par 35 cinéastes d’animation internationaux. Raoul Servais anima les vers suivants :

Ma hutte d’herbe –
Où j’héberge
un héron
qui se cache
pendant que ses plumes repoussent – Bashō

Raoul Servais traduit l’émotion qu’il ressent dans ce style visuel qu’il maîtrise parfaitement. Son admiration pour l’École de Latem transparaît dans un récit tragique pour lequel il s’est basé sur son voisin et son cheval préféré. Dans *Pégase* (1973), un maréchal-ferrant se construit un labyrinthe de chevaux d’acier alors que le progrès technologique commence à régner en maître. On sait que Pégase est un puissant cheval ailé de la mythologie grecque né de l’amour de Méduse et Poséidon. Lorsque Bellérophon tente d’atteindre l’Olympe sur le dos de l’animal, il s’attire le courroux des dieux et est puni de son orgueil. Pégase est piquée par une mouche et se cabre, précipitant Bellérophon à terre.



Pegasus, décor en gouache et craie, 1973



Le chant d'Halewyn, étude pour un personnage, 1968

Raoul Servais crée avec sa version de Pégase une touchante ode à la campagne et sa gloire perdue. Les technologies nouvelles sèment le paysan et sa charrue. La vieille ferme ne sert plus que de décor bucolique à un tableau. Un vieux maréchal-ferrant traîne dans son atelier délaissé avec seul souci une mouche irritante. L'homme regrette ses chevaux. Il décide de fabriquer un cheval en acier et de lui donner une place de saint dans la chapelle. Ce qui suit le dépasse littéralement. Le cheval d'acier semble grandir quand il l'asperge et avant même que l'homme s'en aperçoive, il est cerné par une immense armée de chevaux évocatrice de l'invasion de Troie. Le contexte de ce film – la campagne ostendaise où s'est installé l'artiste au début des années 70 – en dit long sur l'attachement de Servais à la robustesse de l'expressionnisme flamand. Il invite Norbert Deseyn à produire des décors et des dessins pour ce film.

Le film de commande *Le chant d'Halewyn* (1976) est basé sur une chanson médiévale. Le chant hypnotisant du sieur Halewyn attire les jeunes filles des villages dans une forêt obscure dont elles ne reviennent jamais. Le film s'inscrit dans une série de courts-métrages sur les histoires et légendes ancestrales d'Europe. Servais est chargé spécifiquement de réaliser un film sur Halewyn et se sert pour cela d'une technique d'animation très laborieuse au papier aluminium selon la technique du cut-out qui donne aux images l'aspect de vitraux.



—Mystère

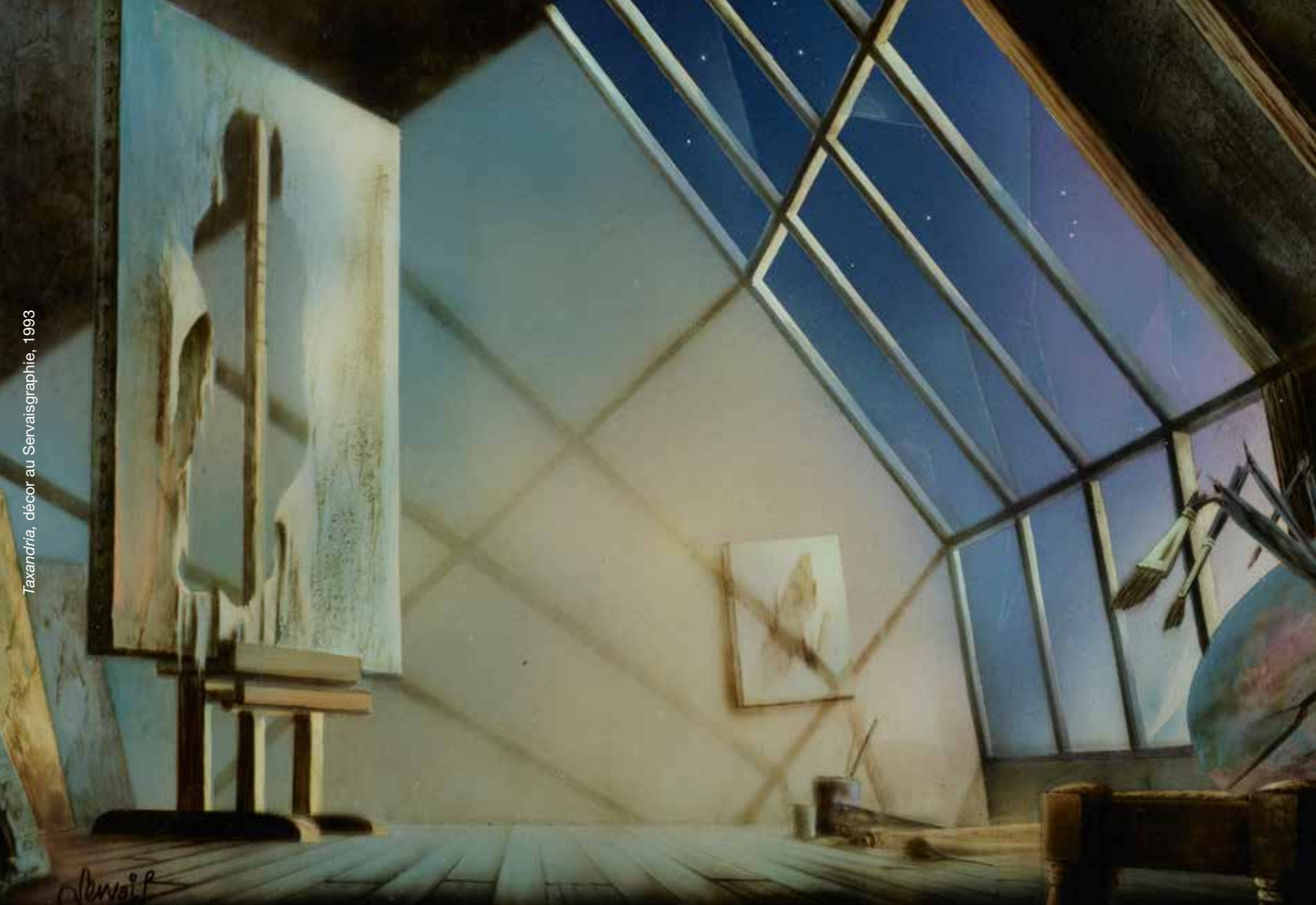
‘Le mystère se trouve
tout autant dans le regard
d’une femme que dans
des châteaux ou des
maisons du passé.’

Nous pénétrons tels des papillons de nuit dans un tableau de Paul Delvaux où se déroule une scène étrange. La salle d'attente d'une gare devient une salle de bal où de mystérieuses femmes évoluent sur la piste de danse. *Papillons de nuit* (1998) est une ode à l'œuvre de Delvaux. Raoul Servais utilise pour ce film sa propre technique brevetée – la servaisgraphie – qui permet d'associer des images de film et des dessins animés ; le film prend alors un aspect pictural surréaliste. Les personnages sont photographiés en noir et blanc et les images sont imprimées sur cellophane. Le dos est coloré à la gouache et intégré aux décors qui sont glissés dessous. Servais cherche de ses propres dires 'des passerelles intéressantes entre l'art plastique et l'art du film d'animation'. "Je me suis aventuré sur ce terrain vague, espèce de no man's land entre le cinéma et la peinture et il y a encore beaucoup de choses à y découvrir."

Raoul Servais avait déjà conçu une harpie avec un ancêtre de la servaisgraphie. Dans son thriller *Harpya* (1979), la créature mythique, mi-femme mi-rapace est une figure dominante qui poursuit un homme de ses tourments, qui y perd non seulement son pain, mais ses jambes. En optant pour le format du thriller, Servais effectue avec *Harpya* un tournant assez radical. Ce film sombre et mystérieux se situe à la Belle Époque. Un parfait gentleman vient au secours d'une harpie affamée, qui en guise de récompense, sème la terreur chez lui. Le pauvre homme désespérément en quête de nourriture pour lui-même fuit de chez lui pour se rendre à la friture Gargantua – un gros clin d'œil au célèbre roman de François Rabelais – mais en vain. L'idée du film lui est venue après une nuit agitée de cauchemars. Servais savait qu'il devait trouver une nouvelle technique pour transposer ces images horribles dans le film qu'il avait en tête. Sa production nécessitait en effet une combinaison spécifique d'animation et d'images réelles. Il filma les acteurs sur un fond d'écran de velours noir. Quand les personnages devaient se déplacer sans faire usage de leurs jambes, on creusa

littéralement une tranchée dans laquelle ils pouvaient se mouvoir. Les couleurs du film sont sombres et très soigneusement choisies pour créer une atmosphère d'étrangeté. Raoul Servais remporta avec sa harpie dénonciatrice de la petite bourgeoisie la prestigieuse Palme d'Or au Festival de Cannes.

Le mystère plane également sur les rues de *Taxandria* (1994), un univers dans lequel sont tacitement emprisonnés les hommes, les femmes et même le temps. Dans le décor majestueux mais sinistre d'un monde en perdition se déroule l'histoire fantastique d'un désir de liberté réprimé. Taxandria est le seul long-métrage de la série. Il fallut à Servais plus de quinze ans pour mener à bien son projet. Les dessins de la ville sont de François Schuiten, qui, avec son œil pour le détail architectural, sait mieux que tout autre créer des paysages étranges de villes en déliquescence ou utopiques. Après un parcours chaotique qui exigea plusieurs producteurs et scénaristes, Taxandria devint un film où l'action live l'emporte sur l'animation. Beaucoup des idées initiales de Servais furent abandonnées. La radicalité du régime dictatorial de Taxandria y perdit largement de sa force. Servais avait en tête un univers pétrifié dont les protagonistes à peine capables de bouger soulignent le poids de la répression. Début 2018, Raoul note ses idées originales pour *Taxandria* dans *L'éternel Présent – Un conte philosophique* accompagné de dessins de la main de l'artiste.

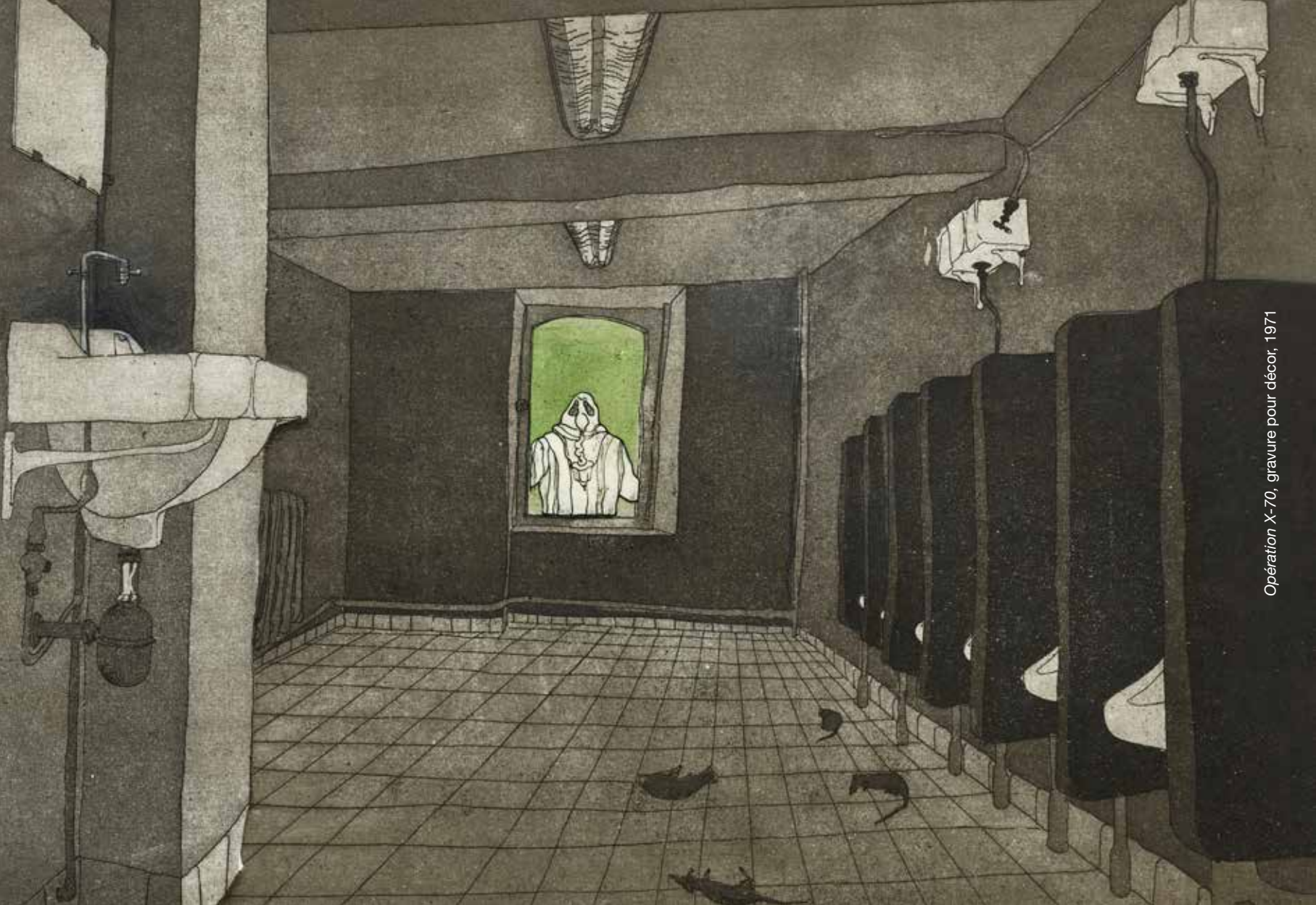


Servais

— Répression, guerre et résistance

‘L’agression a généralement une expression individuelle. Quand elle devient collective, on parle alors de guerre.’

La Seconde Guerre mondiale a laissé des traces profondes. Le rejet de la violence aveugle et de la répression revient fréquemment dans l’œuvre de Raoul Servais. Dans *Chromophobia* (1965), une armée de soldats gris prive le monde de la couleur. Et pourtant, les symboles et la forme graphique qu’adopte Servais donnent une note humoristique et légère aux souvenirs de cette époque sombre. La couleur reprend pacifiquement ses droits. Le film a une structure géométrique et très graphique. La simplicité des personnages stylisés fait le jeu de l’humour. Lorsque tout espoir est perdu et que l’univers est plongé dans l’obscurité, un fou surgit d’une fleur, entre en action et commence à tourmenter l’opresseur. Son film fait œuvre de paix et oppose à la guerre et la désolation l’humour et l’espoir. Plus de cinquante ans plus tard, il n’a rien perdu de son actualité. *Chromophobia* fut financé par le service cinématographique du Ministère de l’Education nationale, qui avait donné carte blanche à Servais. Il fut sélectionné pour le Festival de Venise et remporta le Premier Prix du Court-métrage en 1966, marquant ainsi la percée internationale du cinéaste.



Opération X-70, gravure pour décor, 1971



Chromophobia, cellophane pour décor, 1965

À l'opposé de *Chromophobia*, ***Operation X-70*** (1971) pose un regard très froid sur la guerre. Il fut inspiré à Servais par l'interminable guerre du Vietnam et le rôle des Etats-Unis dans le conflit. Les terribles bombardements et l'utilisation de gaz toxiques – qui a oublié les images de ces enfants blessés au napalm diffusées sur toutes les télévisions du monde ? – ravivèrent les propres angoisses de l'artiste qui, à douze ans, fuyait lui-même devant les bombes qui réduisirent Ostende en cendres en 1940. Dans ce film au titre résolument militaire, un nouveau gaz euphorisant est testé sur la population. Lorsque les bombes tombent par erreur sur Nebelux, le gaz a un tout autre effet sur les habitants, qui se transforment en anges et planent étourdis au-dessus de la ville. Servais estimait que ses propres capacités graphiques et son talent de dessinateur ne pouvaient pas satisfaire les besoins de son film. Il travailla donc avec Marc Ampe, qui grava directement les décors sur plaque d'eau-forte. Le film prit ainsi un aspect gris et lugubre renforcé par les vapeurs verdâtres du gaz X-70. "Il était important, surtout pour ce film, d'éviter l'effet de dessin animé", dit Servais.

La production numérique **Tank** (2015) réunit deux récits de guerre dans la même histoire d'amour. Le film est un hommage aux courageux soldats de la Première Guerre mondiale. Raoul Servais s'est inspiré ici d'un poème de Pierre Jean Jouve, *Le Tank*. Un engin britannique développé dans le plus grand secret – le tank blindé – attaque une tranchée de l'armée allemande le 15 septembre 1916. C'est un évènement aux lourdes conséquences pour les soldats des deux camps. Servais révèle l'homme derrière le soldat. Fortement inspiré par Otto Dix, il produit des dessins et des croquis qui sont transformés en film d'animation par une jeune équipe de génie du numérique.

Dans **Atraksion** (2001), les personnages en tenue de détenus errent dans un paysage désolé. Un poids aux chevilles les empêche de s'évader. Ils n'ont d'autre issue que d'accepter leur sort. *Atraksion* est avec *Omleiding November* (1962) une exception dans la filmographie de Servais, dans le sens où ce sont des films d'action avec des effets spéciaux, mais sans animation.

Tank, étude pour un personnage, 2015



— Pamphlets et parodies

‘Je voulais réaliser quelque chose sur la manipulation de l’individu dans un monde régi par l’argent’.

Dans un pamphlet ou une parodie, le fond l’emporte sur la forme. Ces modes d’expression permettent à Servais d’exprimer ses opinions politiques et son engagement social. Aucun film ne ressemble à un autre car le message est prioritaire. La thématique et l’humour grinçant de *To Speak or Not To Speak* (1970) nous laissent sans voix. Le personnage médiatique de ce court-métrage pose des questions vagues et ambiguës sur la situation politique actuelle, mais tire à peine une phrase de l’homme de la rue. Les personnes de caractère qui expriment une opinion s’exposent à la répression. La typographie des bulles de texte trahit la personnalité de chaque personnage. Ce film livre une parodie graphique de la manipulation de l’individu sous sa forme la plus pure. Servais en écrit le scénario lorsqu’il est enseignant hôte à San Francisco en pleine époque du flower power. Tout le film est axé autour du langage, ou plutôt des multiples formes typographiques qu’il revêt. L’homme de la rue est arrêté par un reporter et interrogé sur la situation politique. Des bulles de textes crachent l’hésitation et le doute de l’homme sans opinion. Ceux qui ont une opinion sont d’abord fêtés au nom de la liberté ambiante, mais l’hommage prend un caractère forcé et manipulateur. Ce film humoristique laisse clairement percer l’engagement politique de l’artiste. Servais l’homme de gauche s’interroge sur la manière dont – aujourd’hui comme hier – nous pouvons lutter contre le totalitarisme et la ‘majorité silencieuse’.

Goldframe (1969) est une satire sur le style et la manière de filmer caractéristiques du cinéma hollywoodien. 'Pourquoi l'imitons-nous alors que nous avons ici une grande tradition graphique et notre propre personnalité ?' Nous suivons M. Goldframe (dont le nom est un clin d'œil à Goldfinger, le James Bond sorti en 1964), un 'mandarin' du cinéma très ambitieux. Sur une musique de jazz cadencée, un homme se bat contre son ombre. Le court-métrage en noir et blanc – par nécessité financière – prend une forme d'animation archétypique très proche du dessin animé.



— Sources

Philippe Moins, *Raoul Servais*, 1999 (revu et complété en mars 2018),
publié à: *Panoramic - Raoul Servais*, Borgerhoff & Lamberigts Gand, 2018

Johan Swinnen & Luc Deneulin, *De Tovenaar van Oostende – engagement,
uitdaging en erkenning*, ASP Bruxelles, 2008

— Filmographie de Raoul Servais

HAVENLICHTEN – Lumières du port

ft 16 mm / 10' / 1960

Production : Absolon films-Anagram

DE VALSE NOOT – La fausse note

ft 35 mm / 10' / 1963

Production : Absolon Films-Anagram

OMLEIDING NOVEMBER – Déviation novembre

ft 16 mm / 13' / 1962

Production : Raoul Servais

CHROMOPHOBIA – Chromophobia

ft 35 mm / 10' / 1965

Production: Absolon Films-Anagram

SIRENE – Sirène

ft 35 mm / 9' / 1968

Production : Absolon Films-Anagram

GOLDFRAME

ft 35 mm / 5' / 1969

Production : Absolon Films-Anagram

TO SPEAK OR NOT TO SPEAK

ft 35 mm / 11' / 1970

Production : Absolon Films-Anagram

OPERATION X-70

ft 35 mm / 9'30" / 1971

Production : Anagram

PEGASUS

ft 35 mm / 8'30" / 1973

Production : Anagram

HET LIED VAN HALEWYN – Le chant d'Halewyn

ft 35 mm / 12' / 1976

Production : Luna Film-Corona Cinematografica

HARPYA

ft 35 mm / 9' / 1979

Production : Anagram

TAXANDRIA

ft 35 mm / 90' / 1994

Production : Iblis Films, Bibo TV&Film,
Les Productions Drussart, Pascino Pictures

PAPILLONS DE NUIT

ft 35 mm / 8' / 1998

Production : Anagram, Atelier aaa Annecy, Channel Four

ATRAKSION

ft 35 mm / 10' / 2001

Production : Anagram, Oeil pour Oeil Lille

WINTER DAYS – journées d'hiver

ft 35 mm / 50" / 2003

Imagica Tokyo

TANK

ft digital / 6' / 2014

Production : Santeboetiek&Lunanime

Pré-production

DER LANGE KERL (2019)

ft digital

— Colofon

Raoul Servais a collaboré pendant 60 ans avec quantité d'artistes, d'écrivains, de compositeurs, de producteurs, de caméramen et d'acteurs dont :

Pour l'animation : Gilbert Declercq, Ronald Libin, Joëlle Servais, Véronique Steeno, Rudy Turkovics, Carl Van Isacker, Willy Verschelde

Pour diverses animations : Eliane Absolon, Véronique Arkosi, Rosy Baert, Marc Braquez, Virginie Bourdin, Annemie Degryze, Marie-Paule Derycke, Paul Demeyere, Zarin Kalk, Vera Mulder, Maria Schramme, Philippe Taboureau, Marinette Vande Vijvere, Geert Vergaue

Pour les décors : Marc Ampe, Joris Bergmans, Norbert Deseyn, Suzanne Maes, François Schuiten, Paul Van Gyseghem

Pour la musique : Ralph Darbo, Benedetto Gighlia, Lucien Goethals, Bo Spaene, Arsène Souffriau, Lucien Van Branteghem, Paul Van Gyseghem

Pour les films d'action : Frank Daniel, Lou Demeyere, Pierre Drouot, Werner Edebau, Armin Mueller-Stahl, Alain Robbe-Grillet, Julien Schoenaerts, Walter Smets, Dominique Standaert, Fran Waller-Zeper

Pour les textes de publication : Luc Deneulin, Muriel Dubrulle, Philippe Moins, Silke Rochtus, Johan Swinnen, Jan Temmerman, Patrick Vanslambrouck, Frans Verstreken

Et quantité de collaborateurs ponctuels, de stagiaires et d'étudiants du KASK.

L'exposition permanente au Mu.ZEE a été montée en étroite collaboration avec l'asbl FONDS RAOUL SERVAIS, sous la coordination de son président Jacques Dubrulle.

Conseiller scénographique : Rudy Turkovics

Textes : Mieke Mels, Silke Rochtus

Guide du visiteur, rédaction final : Inne Gheeraert

Traduction : Elisabeth Cluzel

Design : Kaat Flamey

Films (restaurés et numérisés) grâce à CINEMATEK Nicola Mazanti

Remerciement spécialement aux : Bastien Martin, Rudy Pinceel, Willy Seeuws, Jos Van Liempt



Romestraat 11,
8400 Ostende
info@muzee.be

Heures d'ouverture

Du mardi au dimanche
10h00 – 18h00 uur
Fermé le lundi

Musée Permeke
Gistelsteenweg 341,
8490 Jabbeke

Heures d'ouverture

Du mardi au dimanche
01.10 – 31.03:
10h00-12h30
et 13h30-17h30
01.04 – 30.09:
10h00-12h30
et 13h30-18h00
Fermé le lundi

